

**QUAND L'EAU EST SÈCHE  
LES SAUTS SONT DANGEREUX**





## **Un départ bien compromis**

Trois nuits avant de partir, mon pied heurte le tranchant d'une porte. Craquement sec, violente douleur, le petit orteil à l'équerre ! De la glace, une chaussette pour le maintenir en place et au lit avec un antalgique. À l'hôpital j'explique que je pars dans deux jours en Guyane. Belle cassure hélicoïdale me dit le médecin, qui immobilise l'orteil contre son voisin et me tend une ordonnance pour trois boîtes d'antalgique !

Je porte des sandales et pose le pied de travers. Marcher en forêt humide sera délicat, mais pas question de renoncer. Retourner sur le terrain m'aidera à tourner la page après la déprim que je viens de traverser, et j'accompagne quatre étudiants qui n'ont aucune expérience de la forêt tropicale et des voyages en pirogue. Boris et Philippe vont séjourner plusieurs mois pour étudier *mes* tamarins en vue d'un mémoire en Suisse, Laetitia part pour un mois de stage en botanique, et Guillaume photographiera tous les animaux de sorte que j'ai oublié sa spécialité.

Desmo et Wemo, les deux techniciens de la station CNRS des Nouragues, feront l'aller-retour en pirogue pour venir chercher les passagers et le matériel lourd et encombrant. Ils vont interrompre le travail de recensement et d'étiquetage des arbres avec les botanistes pour cette escapade sur l'eau. Un voyage plein d'embûches, même pour de piroguiers aussi expérimenté qu'eux ! Des mois s'écouleront avant que la pirogue ne revienne chercher essence, gasoil, pétrole et bouteilles de gaz nécessaire à la vie de cette station isolée.

Les collègues déjà sur place ont communiqué par vacation radio la liste de ce qui manque là-haut. Trois jours de courses effrénées à Cayenne vont être nécessaires pour réunir vivres frais, conserves et fluides indispensables. Ce seront des heures à circuler entre les immenses congélateurs d'un hangar glacial. Puis des heures dans des boutiques au toit de tôles surchauffées.

La rotation d'hélicoptère mensuelle qui relie Cayenne aux Nouragues est prévue dans une dizaine de jours. Après avoir déposé ses passagers, l'hélico fera des sauts de puce pour acheminer par les airs ce que nous ne pourrions pas porter à dos d'homme sur l'étroit sentier entre la rivière et la station.

## **XC882761 - *Dendropsophus nanus* M.S. Hoogmoed**

Arrivés à Cayenne, premier casse-tête : trouver des fûts pour l'essence et le gasoil. Ceux du CNRS ont mystérieusement disparu de la réserve de l'ORSTOM et aucun n'est à vendre. Coups de téléphone aux collègues, aux amis et aux amis d'amis jusqu'au miracle ! Ouf, tout est là. Plus quelques petites douceurs comme du lait de coco et de la vanille pour les punchs quand la nuit nous réunit. Du Tonimalt pour les levers matinaux. Du Nutella pour les jeunes. Du champagne et des gambas pour mon anniversaire. Les garçons ont fait leurs propres courses en dilettantes, alors que Laetitia s'est avérée d'une redoutable efficacité pour venir à bout de cette tâche ingrate !

Second casse-tête : trouver un véhicule capable de tout transporter jusqu'à Régina où nous nous attend la pirogue, à une cinquantaine de kilomètres de la frontière brésilienne. De nouveau des heures et des heures au bout du fil avec des taxis qui refusent, d'autant qu'il est interdit de faire voyager les liquides dangereux ou inflammables avec les passagers. Or avec de la patience et de la bonne volonté tout finit par s'arranger et je trouve deux véhicules et leurs chauffeurs.

Mais le volume total des courses est énorme. Le poids impressionnant. La pirogue pourra-t-elle tout emporter ? J'appelle les responsables au laboratoire d'écologie de Brunoy, en tenant compte des cinq heures du décalage horaire : « C'est énorme mais ça devrait aller » répondent Mireille et Pierre !

Ultime passage au marché tôt le matin. Régimes de bananes, fruits, légumes, poulets boucanés, poisson frais, galettes de cassave, couac, l'on trouve de tout. Les réfugiés politiques H'mongs installés à Cacao ont su créer des jardins potagers très productifs. Mais légumes et fruits devront supporter le voyage et rester comestibles le plus longtemps possible. Un record de plusieurs semaines pour les choux verts !



## XC44045: Cassique cul-jaune *Cacicus cela cela* Alexandre Renaudier

Ouf ! Tout est chargé. C'est parti. Je voyage à côté du chauffeur du second véhicule et les précieux fûts brinquebalent dans la remorque. Route goudronnée, puis piste défoncée sur laquelle ils rebondissent bruyamment à chaque cahot !

Enfin arrivés. Le contenu des deux trafics est débarqué sur la berge de l'Approuague, à même le sol du dégrade. Par terre s'amoncellent les touques de toutes tailles, glacières, palettes complètes de toutes les conserves que l'on peut imaginer, cartons de bougies et de piles. Depuis les inévitables sardines à l'huile piquante et pâtés en boîte individuelle que nous mangerons sur le pouce, jusqu'aux boîtes géantes de lait en poudre et de conserves qui figureront au menu des dîners collectifs, quand les surgelés auront disparu.

Un bric-à-brac d'objets digne d'un bazar de brousse bien achalandé. Plus les 300 litres d'essence pour l'aller-retour et pour le groupe électrogène. Des fûts plus encombrants que les sept personnes qu'il faudra bien trouver à caser ! Ainsi étalé c'est énorme. Monstrueux même compte tenu de la taille de la pirogue, plus petite que l'ancienne qui a coulé au passage d'un rapide !



## Chant Desmo bétian

### Remonter l'Approuague, puis l'Arrataye

Les chauffeurs repartent. Nous voici seuls. Surplombant la berge, une cabine téléphonique en verre nous nargue. Inutile puisqu'aucun de nous n'a de portable à l'époque ! Le rendez-vous a été pris par l'intermédiaire de Radio Préfecture, qui assure une liaison radio hebdomadaire entre Les Nouragues et Cayenne. Alors que faire s'ils n'arrivent pas ?

Chacun de nous est enfermé dans ses pensées, entre craintes et rêves. La berge en face n'est qu'un fin liseré vert sombre distant de trois ou quatre cent mètres. Tous les regards sont braqués sur cette étendue d'eau qui reflète un ciel nuageux.



Or venus la veille, les piroguiers arrivent tranquillement à pieds du village derrière nous. Ils découvrent les cinq passagers et la montagne de denrées. D'un regard expert ils tentent d'évaluer les chances de tout caser !

Desmo et Wemo sont des Saramakas nés au Suriname, des Noirs-marrons descendants des hommes qui se sont réfugiés en forêt pour fuir l'esclavage. Desmo a appris la médecine traditionnelle pendant sept ans auprès de son père guérisseur et exercé quelques temps à Cayenne. Son cadet Wémo a suivi une autre voie, apprenant à lire et à écrire à l'école puis passant son permis de conduire. Mais tous deux sont aussi à l'aise avec un 40 CV et une pagaye qu'avec une tronçonneuse et une machette !

Une pirogue doit être chargée avec soin extrême pour affronter les rapides. La position des hommes et des marchandises doit être déterminée avec très grande précision pour assurer l'équilibre de l'ensemble. Un centre de gravité parfaitement ajusté permet à la pirogue de revenir d'elle-même à son point d'équilibre dans les moments difficiles.

Leur grande habitude est notre seul garant d'arriver à bon port sans chavirer. Pas question qu'on intervienne, encore moins qu'on gêne. Malgré la consigne, un jeune place lui-même son sac à dos. La charge mal posée déséquilibre l'ensemble. La pirogue oscille. Trois sacs à dos à l'eau dont le mien ! J'ai beau avoir une confiance aveugle en Des et Wem, l'épisode m'inquiète. Il reste encore tant à charger ! Et pour compliquer le tout, ils doivent faire vite pour profiter de la marée haute afin d'arriver avant la nuit. Bien qu'on soit loin dans les terres, le niveau de l'eau varie de plus d'un mètre.



Le chargement enfin terminé ils installent les bâches blanches qui vont protéger du soleil, de la pluie et des embruns. Cerise sur le gâteau, une petite pagaye est posée en équilibre sur le point le plus élevé de la charge ! Geste symbolique, provocation, ou preuve de confiance ?

On se glisse à la place exigüe réservée à chacun. Coincées entre les montagnes de vivre qui occultent la vue devant et derrière, on se cale au mieux pour ne plus bouger. Papiers et objets précieux sont dans des sacs étanche serrés autour de la taille et dans des petites touques attachées à la pirogue. Laetitia, Boris et Philippe sont devant. Guillaume et moi au milieu. Desmo au moteur. Wemo attrape au vol mon appareil photo, monte sur la berge, prend deux clichés et reviens se placer debout à l'avant,



*takari* en main. Cette longue perche lui permettra d'aider la pirogue à louvoyer entre les rochers à fleur d'eau des rapides. Impensable! L'eau est à moins d'un travers de main au-dessous du bord de la pirogue.



Soulagement quand le 40 chevaux nous arrache à la berge malgré la lourde charge. Dans une courbe gracieuse la pirogue prend le lit de la rivière. Le courant est puissant. Le vent fraichit. Après l'affairement du départ, on se laisse bercer par le chuintement de l'eau sur le bois et le ronronnement du moteur. Le niveau de la rivière baisse rapidement et une large zone de marnage sombre se découvre.

Cette zone tampon est occupée par les racines aériennes des palétuviers, qui peuvent se déplacer d'une saison à l'autre en avançant sur leurs échasses ! Là prospèrent les moutouchis-marécage, dont les contreforts tortueux assurent la stabilité et l'oxygénation même sous l'eau. Ces excroissances plates qui serpentent comme des vagues immobiles peuvent couvrir la surface d'un terrain de foot pour un seul arbre !

Zénith sur le fleuve  
le temps allonge ses méandres  
au gré du courant.





**XC643147 - Agami vert - *Psophia viridis* Dante Buzzetti**

## **L'eau est sèche et les sauts sont dangereux !**

La pirogue remonte un courant dont la violence et la traîtrise se décuple à l'approche des rapides. Négocier ces passages est un art. Au deuxième saut nous prenons la pleine mesure de notre charge et de la maîtrise de nos mentors.

Pour remonter le courant et se faufiler dans des passes étroites, la pirogue va devoir suivre une trajectoire toute en virages contrôlés. L'état du saut, la taille et le chargement de la pirogue imposent une trajectoire différente à chaque traversée. En quête du maximum d'information sur les affleurements de roches, les remous et les arbres en travers, ils partent pour une courte reconnaissance. La pirogue amarrée à la berge, ils disparaissent derrière un coude de la rivière où grondent les rapides.

Revenus sans un mot, Desmo lance le moteur par poussées retenues, puis à plein régime. Wémo en vigie *takari* en main. La pirogue file droit sur le bouillonnement et louvoie entre roches et arbres morts. Le moteur poussé à fond rage contre l'eau en furie. Deux lames d'écume jaillissent par-dessus la pirogue.

Mais voilà qu'ils ralentissent ! En plein milieu courant ! On roule bords sur bords. La pirogue en travers du courant. Sa lice dix centimètres sous la surface ! On embarque un flot qui bouillonne. Instant interminable... Desmo remet les gaz. La pirogue se redresse. S'arrache aux derniers remous du saut déjà passé. Pleine minute d'émotion où la beauté conjure la peur. Impensable qu'ils soient toujours debout ! Tassée au fond de l'embarcation, genoux écartés pour faire corps avec la pirogue comme en kayak, j'aspire une grande goulée d'air humide.

Pas le temps de s'arrêter au camp installé à l'entrée de la Réserve des Nouragues. Seuls des écotouristes peuvent y séjourner pour découvrir la faune et la flore tropicale. Une poignée d'hommes assurent la surveillance de la rivière et tentent d'interdire le passage aux chasseurs et aux orpailleurs. Les incidents se multiplient, la tension monte et leur inquiétude est palpable. Les piroguiers y font d'habitude une longue halte, mais l'occasion de passer une journée ensemble est rare. Aujourd'hui les colis qui leur sont destinés sont déchargés sans même arrêter le moteur !





**XC844713 - Hibou strié - *Asio clamator* Gabiel Leite**

La venue du soir nous surprend. La température chute. La lumière décline. Wemo demande à un des jeunes de chercher sa lampe frontale dans l'une des touques derrière lui. Manque de bol, sa main plonge dans une conserve de queue-de-cochon en saumure et ressort dégoulinante. Dégoutté, il abandonne.

La nuit tombe. Irrévocable. À la lueur de ma mini lampe de poche on avance à faible régime dans le courant qui forçait. La rivière rugit en percutant la roche. La forêt amplifie les sons et cette symphonie sauvage nous pénètre jusqu'aux tréfonds. Le grand saut Parraré est là. Infranchissable. Muraille de pierre et d'eau en furie. Parvenir à son pied et débarquer.

Fascinés et mutiques, Guillaume et moi jouissons de cette lente progression nocturne. Les bruits du jour font place aux vibrantes stridulations des insectes. Crépitements incessant qui vrille le tympan. Appels rythmés des grenouilles. Chant qui ricochent sur l'eau calme de la rive où se glisse maintenant la pirogue.

Froissements de branches basses qui s'écartent. Brefs craquements tout proches. Arbres brièvement éclairés qui retournent à la nuit. Rameaux souples qui balayent et fouettent nos visages à découvert. Murmures de voix vite étouffées. Cocon de son et de sensations qui nous enveloppe.

Des échanges en saramaka unissent l'avant et l'arrière de la pirogue. Ultimes tâtonnements au ras des berges pour trouver le lieu propice où accoster. La pirogue s'immobilise. Le moteur s'apaise. On s'étire à petits gestes prudents.

**XC479991 - Ibijau gris - *Nyctibius griseus* Brice de la Croix**

Dans la nuit noire le portage commence. Tout sortir pour l'installer plus haut sur la berge. À tâtons, car ma lampe tombée à l'eau clignote entre deux faux contacts, on fait une chaîne de nos bras engourdis. Ceux qui n'ont pas apprécié pleinement cette arrivée nocturne sont ragaillardis par la terre ferme. Cent mètres de marche nous séparent encore du campement vide, où dormir avant de continuer à pieds.

À la queue-leu-leu dans la nuit mystérieuse, encadrés par les piroguiers sur ce sentier qu'ils ont tracé, on se laisse guider. Un fanal clignote au devant, louvoie entre les arbres. Lueur intermittente, qui



loin d'éclairer le sentier révèle la profondeur secrète de cette forêt envoutante. Rêve et réalité s'entremêlent. La forêt nous enveloppe, nous accueille, nous pénètre. Figées par la nuit, les secondes s'égrènent avec une lenteur exquise.

Feu follet  
lacis des troncs et de lianes  
équipée nocturne.

**XC896839 - Brilliant-thighed Poison Frog - *Allobates femoralis* Guillaume Delaitre**



Surprise ! Le carbet Muséum du Saut Pararé est occupé, un fusil de chasse appuyé contre un arbre. Réveillés en sursaut, les intrus sont incapables de comprendre qui leur tombe ainsi dessus en pleine nuit ! Arrêtés par ce saut infranchissable, ils avaient dormi là en attendant le jour.

Vite se tasser pour installer hamacs et moustiquaires. Une grande première pour les quatre étudiants joyeux et volubiles. À la merci d'inconnus, bercés par le grondement du saut on s'endort comme une masse. La pirogue est soigneusement cachée dans la végétation touffue de la rive, invisible depuis l'eau comme depuis la terre.

## Un layon dans la forêt

Au matin, Anya et Mathilde nous rejoignent pour aider au portage. Venues à notre rencontre la veille au soir elles avaient fait demi-tour devant le carbet occupé, une longue marche pour rien ! Mais même avec leur aide, il est impossible de tout emporter. Ce qui est trop lourd et non périssable attendra sous la bâche que l'hélico fasse des sauts de puce pour venir le chercher.

Dans l'urgence, à la frontière entre ce monde où le sel s'achète à la boutique voisine et celui que nous allons rejoindre, tout choix est crucial. Les régimes de bananes vertes tiendront-ils ? Tout ce qui est comestible est-il hors de portée des bêtes ? Tel objet précieux mais encombrant risque-t-il de disparaître ? Faut-il prendre des chaussures de rechange ou plutôt des bottes ?

Une discussion éclate sur ce qui est fondamental. Un étudiant s'écrie qu'avant toute chose c'est la lourde mallette métallique qui contient son appareillage photo à laquelle il tient le plus. Je rétorque que là où l'on va le plus important c'est la nourriture et les vêtements, mais avant tout sa propre vie. Quand je lui avais parlé des dangers de la pirogue, il m'avait répondu qu'il faisait de la voile sur le lac Léman ! Quand je dis maintenant de faire attention où il met les pieds, il me rétorque qu'il a l'habitude de marcher dans les steppes de Russie ! Ah ces jeunes blancs-becs !



Grand, long, mince, sa tête décide et son corps suit comme il peut. Arrivé aux Nouragues, il ira seul et sans prévenir quiconque voir d'en haut cette chute d'eau réputée belle et dangereuse. L'eau a creusé un long toboggan dans la pierre et le granite humide est couvert d'algues bleues. Une vraie patinoire. Son pied à peine posé, il glisse, bascule, et dévale la pente jusqu'au bassin trente à quarante mètres plus bas ! Bloqué par un arbre, tête hors de l'eau, il reprend connaissance. Contusionné de partout, ayant perdu son walkie-talkie, il rentre péniblement à la boussole ! Six mois plus tard, dînant chez nous, il parlera de cette époque comme du temps révolu où la jeunesse et le manque d'expérience faisaient de lui un béjaune !

Au pied du mur, je suis la plus impatiente de partir. Lever haut les pieds pour ne pas buter contre une racine ou un chicot. Assurer chaque pas. Eviter de glisser dans la pente. Regarder à la fois devant et au sol. Régler son souffle. Heureusement que les jeunes n'ont pas encore acquis ces automatismes qui me donnent l'avantage. Première crique à traverser sur un tronc couché. Certains préfèrent marcher dans l'eau plutôt que de risquer de tomber. D'autres franchissent le tronc en criant : « Camel Trophy ! Camel Trophy ! » comme s'ils s'étaient attendus à trouver une piste avec des ponts en dur !



**XC59386 - Amazone – *Amazona aourou* Alexandre Renaudier**

Plus tard, assise dans l'eau d'une crique, mon pied blessé reposant dans la fraîcheur bienvenue, Laetitia m'arrosera à pleine bouteille ! Mais le plus dur est à venir : une descente glissante et la traversée de la pinotière inondée. Le sentier monte, descend, traverse criques et zones marécageuses. Heureusement que mon organisme fabrique à plein régime ces endorphines qui endorment la douleur !









Mon pied navigue dans les sandales dont les lanières craquent l'une après l'autre. Appareil photo en main, je clopine pour devancer le groupe qui marche à la queue leu leu dans la lumière verte, puis s'assoit



à califourchon sur un arbre couché. Mathilde enjambe le tronc et bascule entraînée par son énorme sac. Tortue sur le dos, riant aux éclats mais incapable de se relever ! Franche rigolade avant de l'aider, mais regret de ne pas avoir pris le temps d'une photo ! Des et Wem respectent notre cadence et se chargent des sacs que leurs propriétaires abandonnent comme Le Petit Poucet ses cailloux.

Courte halte pour regarder un petit groupe de singes rares et discrets : des sakis. une pluie de plus en plus forte nous accompagne. Progresser lentement. Régulièrement. Tête baissée. Concentrée sur mes pieds. Éviter la pluie dans les yeux. L'habitude de marcher contrebalance ma fatigue.



Dernière montée. Je suis un automate. Zombie qui ne voit rien.  
Parvenue au camp je m'effondre sur le plancher du carbet le plus proche.

### **XC725541: Piauhau hurleur *Lipaugus vociferans* Jérôme Sueur**

On s'installe à trois par carbet, ces sortes de hangars sur pilotis ouverts aux quatre vents. Nos hamacs suspendus à touche-touche, nos moustiquaires en tissus comme des touches de couleurs dans tout ce vert. Ces cubes de tissus délimitent le territoire privé de chacun. Leur fine toile arrête les microscopiques phlébotomes qui transmettent la lèchemaniose, et protège des chauves-souris vampires dont la morsure est indolore.

Vite changer mon pansement. Ôter les piquants du palmier awara enfoncés dans la chair, comme si j'avais marché sur un oursin ! Pied froid et ramolli par toute cette eau. Tête bourrée d'endorphines. Je ne sens rien ! Soulagée d'être arrivée, je n'ai aucun souvenir jusqu'au lendemain, même pas celui d'avoir diné !









**XC456377: Grand Tinamou *Tinamus major* Brice de la Croix**





Au petit matin, il me faut impérativement retrouver mes touques laissées sur place. Pliée en deux sous le plancher du grand carbet, à quatre pattes dans la poussière et les toiles d'araignées, il faut manipuler un nombre invraisemblable de ces lourds bidons étanches qui roulent et menacent de disparaître dans le ravin. Enfin les miennes ! Ouf, leur contenu est intact. Le Silicagel a absorbé l'humidité et de bleu foncé a viré au rose. Répartir judicieusement vêtements et matériel dans des touques étiquetées est primordial. Il faudra retrouver chaque objet même dans le noir. Ouvrir la bonne touque. Faire vite pour éviter que leur précieux contenu ne prenne l'humidité.

Je sus seule, certains sont retournés à la rivière pour chercher les provisions, d'autres sont partis travailler. Je réserve mes forces pour les difficultés qui m'attendent, et mes sandales malmenées doivent encore tenir le coup ! Heureusement qu'au bout d'une quinzaine de jours Wemo me prêter ses chaussures de marche toutes neuves, offertes par Alain. Trois pointures trop grandes, j'y glisserai un pied moins douloureux.

**Desmo Bétian voix + grenouilles au Suriname**





## Desmo et Wémo Bétian



Desmo me révélera plus tard ce que représentait cette petite pagaye en équilibre au point le plus haut de la pirogue. C'est afin que l'esprit de la pagaye et celui de la pirogue, orientés tous deux vers l'avant, comprennent vers où se diriger.

Un voyage particulièrement fatigant. Jamais ils n'avaient été aussi chargés. Une hauteur qui les a obligés à demeurer debout tout au long du voyage ! Pour cette entreprise périlleuse ils avaient aussi demandé son aide à l'esprit de la rivière : « On savait depuis le départ qu'on arriveraient très, très tard. Il fallait prendre courage jusqu'à Saut Pararé. On était un peu inquiets au passage des sauts dans le noir. On a fait une prière à l'embouchure, demandant à voix haute à l'esprit de la rivière : « Eh, Esprit de l'Arataye, tu nous vois ici, nous voulons arriver à bon port, même si c'est la nuit, il ne faut pas avoir un accident, même si on est très très chargés ». On a aussi fait cette prière à l'esprit de l'Approuague en quittant Régina » ». Prières que le bruit du moteur ne nous a pas permis d'entendre.

Bien que cela soit rare on peut chavirer. Des collègues en ont fait la dure expérience. Si la pirogue s'emplit d'eau plus de deux secondes au passage d'un saut, elle coule ! Les colis qui ne sont pas solidement arrimés sont précipités dans l'eau bouillonnante. Les plus lourds coulent. Les touques légères fuient avec le courant. À la saison sèche on en retrouve très loin en forêt, leur contenu intact.



Desmo explique : « Mon frère et moi on est arrivé du Surinam en 80 et les touques étaient venues depuis longtemps. Peut-être 10 ou 20 ans, pas avant les années 60. Plus de 40 ans ! Les coffres étanches en aluminium, c'était encore bien avant. Nous les Saramakas on connaît bien bien. Chez nous là-bas, on en a vu souvent retirer de l'eau. L'oncle a même trouvé une hachette neuve, des chaînes et des couteaux de Hollande, bien, bien. Si quelqu'un achète en ville quelque chose de petit et précieux, comme des aiguilles, il les met comme ça dans une bouteille avec de l'huile, pour que ça ne gaspille pas. Si c'est pas cassé, ça reste toujours ! ».

**Desmo Bétian**



À l'occasion de la projection du film d'Alain Devez tourné en Guyane, Des et Wem étaient venus à Paris, invités par le CNRS. Leur voyage s'était poursuivi en Hollande, invités par des chercheurs rencontrés aux Nouragues. Le Suriname ayant été une colonie hollandaise, ils ont retrouvé les sons familiers d'une langue entendue dans l'enfance.

**Chant Desmo Bétian**

Plus tard Jacquy et moi viendrons les chercher à Orly, changés de vêtements chauds car la neige les attend au labo de Brunoy, avec son parc enneigé et son escalier verglacé. Leur plus grand étonnement sera les arbres sans feuilles : une forêt qui paraît morte !

Desmo reconnaîtra les étranges poteries bakotas que j'ai rapportées de Makokou au Gabon, Il me signalera même que manque celle qui correspond à l'esprit de l'eau ! Sidération devant ce lien jaillissant de manière frappante entre le Gabon et le Suriname. Entre l'Afrique d'hier et l'Amazonie d'aujourd'hui. Tout récemment il m'incitera à réveiller des souvenirs vieux de plus de soixante ans pour retrouver comment il est possible que de telles poteries soient en ma possession ! Des poteries rituelles dont l'image ne figure nulle part. Des poteries de culte qu'il manipule avec une émotion palpable.





Desmo et Wémo Bétian, Anya Cockle, Marc Antoine Dubois et Marc Gingold sont co-auteur du livre *Parlons saramaka* publié en 2000 : « Un ouvrage qui présente ce peuple noir original qui vit autour du fleuve Maroni, en Guyane française et au Surinam. En dehors de l'intérêt que suscite souvent l'ingéniosité linguistique des langues créoles, ce livre offre la possibilité de s'initier facilement au saramaka ! Un recueil inédit de contes et de devinettes traditionnelles, avec le texte en saramaka et en français, permettra d'aborder une culture originale et attachante ».





